

Les Anglais en Australie. - Derniers voyages

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 25

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176632>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nées, si belles et si pures de notre indépendance cantonale, où nous vivons enfin, après tant de mauvais ou tristes jours, de notre propre vie.

(A suivre)

ALEX. MICHOD.

Les Anglais en Australie. — Derniers voyages.

Le monde australien est encore à peine entrevu ; les voyageurs qui l'ont traversé ne se sont jamais livrés au relevé détaillé du pays ; ils ont franchi cette immense île en ligne droite, laissant au hasard le soin de leur en faire connaître la topographie. Néanmoins, il est à prévoir qu'avant peu d'années l'Australie sera traversée de part en part, du nord au sud, par une voie ferrée. Une pareille œuvre semble tenir du prodige, et cependant, à voir l'énergie et l'ardeur incroyable que mettent les Anglais à s'élancer dans l'intérieur de l'Australie, on ne doute plus de la réalisation de ce vaste projet.

L'avenir de ce monde est évidemment dans une communication allant du golfe de Carpentarie jusqu'à la côte sud. Les colonies aurifères groupées dans la région méridionale sont extrêmement isolées du courant de la civilisation. Il leur faudrait des débouchés vers la Malésie et l'Inde. Aussi, tous les efforts des explorateurs anglais tendent-ils à établir une voie destinée à relier le sud au nord ; en effet, qu'un chemin de fer se ramifiant de la terre de Victoria aille aboutir aux rives septentrionales, l'Australie change d'aspect ; son commerce s'anime, ses produits vont se disperser sur le globe, tandis que l'Asie lui prodigue ses mille richesses dont l'absence se fait actuellement sentir sur le sol de la Nouvelle-Hollande. Voilà pourquoi, depuis trois années, des voyages s'organisent, des voyages s'entreprennent, toujours dans le même but. La géographie savante y trouve évidemment son profit, mais c'est, à coup sûr, de la pure géographie politique et commerciale que font là les Anglais.

Depuis l'expédition de Burke, dont l'issue, on s'en souvient, a été si fatale. d'autres voyageurs ont tenté

plusieurs explorations que le succès a couronnés. Landsborough, simple colon du Queensland (nouvelle province au N.-E. de l'Australie), a fait, en 1862, le trajet du golfe de Carpentarie à l'extrémité méridionale du continent. Il dépeint comme généralement plates les contrées centrales, compare les vastes plaines de l'intérieur aux savanes américaines, et parle de forêts immenses rappelant celles du Nouveau-Monde.

Depuis, l'illustre Mac-Douall Stuart a accompli la traversée complète de l'Australie du nord au sud. Ses aventures sont peu nombreuses ; il parle surtout des souffrances que la privation d'eau fit supporter à sa caravane, et des difficultés qu'opposaient à sa marche les arbustes épineux et les hautes herbes qui recouvrent une grande partie du sol australien. Parfois ces broussailles étaient si épaisses que la vue des voyageurs ne pouvait les pénétrer à plus de trois mètres. Au milieu de ces hautes herbes desséchées, l'incendie se propage avec une effrayante rapidité ; aussi le feu est-il une des armes mises le plus souvent en œuvre par les sauvages pour éloigner leurs ennemis. Stuart eut à éviter ce péril. A plusieurs reprises les naturels cherchèrent à l'entourer de leurs cercles de flamme.

Du reste, en général, les Australiens ne se montrèrent pas hostiles. D'après Stuart, ils n'appartiennent pas tous au même type. De nombreuses disparités se font remarquer dans leur coloration. On n'a pas à craindre de leur part une opposition inquiétante ; ils redoutent plus les Européens que ceux-ci ne les craignent. Ils fuyent devant l'invasion des blancs ; tout les effraie, jusqu'aux chevaux, dont les dents longues et blanches leur paraissent des armes terribles. Un coup de feu les met en déroute, et les seuls vestiges du passage des Anglais leur causent une terreur inouïe. Les difficultés sérieuses ne sont pas là, l'absence de grands cours d'eau et même de rivières est destinée à retarder l'heure de l'entière découverte de la Nouvelle-Hollande. Avant peu, la ligne du nord au sud sera parfaitement connue, mais que de territoires immenses laissés encore complètement en blanc sur nos cartes, dans les régions centrale et occidentale.

— Eh ! s'il est riche, interrompit Samuel, pourquoi veut-il nous dépouiller ?

— Pourquoi, vieux Butterfly ? Pour une raison fort simple. Combien vous a valu votre première banqueroute ?

— Rien, si ce n'est l'estime de mes concitoyens, répondit gravement Samuel.

— Et cent mille dollars. Et la seconde ? et la troisième ? et la quatrième ? Je connais vos affaires aussi bien que vous-même. Vous avez maintenant un million de dollars, et vous comptez bien mériter deux ou trois fois avant de mourir l'estime de vos concitoyens. Eh bien ! mon ami Bussy, qui est aussi insatiable que vous, et qui est deux fois millionnaire, ne mourra pas content s'il n'a ses quatre millions.

— Quatre millions de dollars, grand Dieu ! Vous ne les trouveriez pas dans tout Scioto.

— On les trouvera ; c'est moi qui le garantis.

Samuel sourit silencieusement.

— Oui, je te devine, vieux Butterfly, continua Roquebrune. Tu

veux dire que la ville se soulèvera contre nous, et que nous serons lapidés ; mais apprends que nous avons trouvé un moyen de séparer ta cause de celle des gens de Scioto. Tu as voulu faire tuer Bussy ; il te réduira à la mendicité.

— Je l'en défie, répondit Butterfly.

— C'est toi qui as commencé le vol, c'est toi qui payeras pour tous. Un tiers de la ville t'appartient. Tu seras forcé de le rendre et de payer une indemnité énorme. Bussy est assez riche pour te traîner devant tous les tribunaux et te contraindre à restituer vingt fois la valeur de sa forêt.

— Bon ! dit Samuel, je connais les juges ; avec quelques dollars, on obtient tout ce qu'on désire.

— Bussy a plus de milliers de dollars qu'il n'y a de cheveux sur ta tête pelée, et il te poursuivra jusqu'à ce que l'un de vous soit ruiné.

— Eh bien ! soit ; j'accepte le combat. J'aurai pour moi l'opinion publique.

(La suite prochainement.)